

## Le vautour n'est plus ce qu'il était... La situation en Espagne

Le problème des attaques de vautours sur du bétail vivant est une réalité indéniable. La situation espagnole le prouve amplement : les articles traduits ci-dessous montrent que le problème est réel, reconnu par les Gouvernements des Autonomies comme par les spécialistes de cet oiseau, et que la situation empire puisque, affamés, ces charognards étendent leur territoire devenu alors territoire « de chasse ».

Mais le vautour fauve (*buitre leonado*, en castillan) n'est pas un faucon, pas un « chasseur » au sens précis du mot, qui réussirait en plein vol à capturer sa proie « à la course », il reste un charognard, très beau en l'air, très handicapé pour la chasse et même un peu ridicule au sol. Pour expliquer l'évolution de son comportement, l'ornithologue basque J. Riofrío Aizpurua avance de façon assez convaincante une analyse subtile. Il réfute d'abord une supposée mutation génétique, avancée par certains mais absurde scientifiquement, pour proposer ensuite l'hypothèse de ce qu'il appelle « *un changement culturel* » : une nouvelle pratique, sur des victimes en situation de faiblesse momentanée, d'abord mise en œuvre par quelques uns puis imitée par beaucoup d'autres, d'autant plus facilement que le vautour n'est pas « un chasseur solitaire », l'astuce efficace trouvée par les uns est très vite imitée par ses copains de vol, et, de proche en proche ...

On lira son article ci-dessous, ainsi que des témoignages d'attaques en diverses régions d'Espagne. Je voudrais auparavant donner quelques éléments d'information sur l'un des points de son analyse, et poser en même temps une question sur un élément de sa conclusion qui me semble insuffisant. (Avec les traductions de tous les textes cités, sont indiqués les liens permettant d'y accéder dans leur version originale).

### 1) – Le vautour est-il une espèce en péril ?

Non, à l'inverse du gypaète et du percnoptère. Comme l'indique dans un autre article le biologiste José Antonio Donazar, du Département de Biologie appliquée de Doñana (Huelva): « *selon le dernier recensement national, coordonné par la Société Espagnole d'Ornithologie, entre 1989 et 2000 le vautour fauve a doublé sa population passant de 8000 à 16000 couples, et la tendance à la hausse a continué les années suivantes. Les décomptes partiels effectués en Navarre et en Aragon montrent une augmentation de 30%, et de 20% dans la Région de Cadix* ». (*El Mundo*, 21 novembre 2006 : <http://www.elmundo.es/elmundo/2006/11/20/ciencia/1164016055.html> ).

Et c'est très justement que l'article s'intitule : « *El buitre leonado escapa de la amenaza de extinción* », pas besoin de traduire !

Ce spécialiste précise qu'on ne sait pas bien scientifiquement pourquoi l'espèce a pu ainsi proliférer ces dernières années. Mais il ajoute, pensant à l'avenir, une remarque que l'on trouve aussi sous la plume de l'ornithologue basque J. Riofrío Aizpurua : comme toute population de vertébrés à assez longue durée de vie, le nombre de vautours va tendre à présent à se stabiliser.

Cette remarque est essentielle. Dans le réductionnisme dont font preuve les talibans du sauvage en oubliant toutes les autres formes de biodiversité (inquiétude majeure par contre pour les spécialistes de ces problèmes), ils oublient aussi cette évidence biologique : même sans la présence de l'homme, toute population animale est régulée entre autres facteurs par les possibilités du milieu qu'elle occupe. Au delà d'un certain seuil, divers éléments, internes ou externes à l'espèce, interviennent pour limiter son nombre. S'obstiner à vouloir que la population croisse continûment, c'est aussi stupide que vouloir l'éradiquer définitivement des zones où **naturellement** elle a toujours été présente et s'y reproduit selon des limites spécifiques.

**Naturellement**, si j'ai écrit ce mot en gras, c'est que pour les vautours justement, la question du naturel dans leur actuelle prolifération mérite d'être posée. Nul besoin d'être spécialiste de ces oiseaux, ni même biologiste. La méthode est tout aussi rationnelle, scientifique, c'est celle de l'historien : face à une situation, un événement, on lit tout ce que l'on peut dans les dépôts d'archives, puis on croise les données pour essayer de « faire parler » les textes, de comprendre. Et là, pour les vautours, les textes sont légion !

Pour expliquer le changement de comportement de ces charognards, la raison la plus communément avancée est la suivante, on la trouve dans tous les articles et chez tous les acteurs : suite aux problèmes sanitaires de l'épidémie dite « de la vache folle », on a fermé en Espagne les dépotoirs (*muladares*) où jusque là étaient déposés les cadavres de bétail morts afin, justement, de permettre aux charognards de se nourrir. Rongés par la famine, poussés par la nécessité, ils auraient alors dû changer en partie leur comportement et oser à la fois se rapprocher de lieux qu'il fuyaient jusque là (cours de ferme par exemple, et même intérieur des villages et des villes), et devenir en partie tueurs des bêtes qu'ils ne dévoraient auparavant qu'irréremédiablement bien mortes.

On verra comment notre ornithologue basque, s'il reconnaît dans ces fermetures une gêne, ne s'en satisfait pas comme explication finale des problèmes posés actuellement par les vautours sur du bétail vivant, en faisant justement référence à ce que nous venons de rappeler : la régulation normale propre à toute population animale dès qu'elle atteint un certain seuil.

Mais il faut aller plus loin, ou plutôt plus amont puisque c'est en aval que se pose ce problème de régulation. Il faut d'abord rappeler que l'obligation européenne d'incinérer les cadavres d'animaux d'élevage date de 2003, et que les recensements partiels auxquels faisait référence José Antonio Donazar pour Aragon, Navarre et région de Cadix montraient encore récemment un accroissement des populations de vautours. Mais les effets des modifications d'un milieu sont rarement immédiates .

Depuis bientôt 45 ans que j'arpente des crêtes pyrénéennes, j'ai toujours vu des vautours, bien moins cependant que depuis une dizaine d'années. Ils ont toujours rempli leur fonction essentielle en montagne : la nettoyer des cadavres de bêtes, sauvages ou domestiques, mortes pour diverses raisons. J'ai eu passé des heures à les observer, perchés en chapelets sur une ligne de crêtes, semblables à des pierres dressées, pendant qu'un petit groupe partait en exploration, revenait bredouille, le relais pris par d'autres congénères jusque ce que toute la bande démarre, imposante. Ils fuyaient l'homme beaucoup plus qu'aujourd'hui. Pour les photographier, même acharnés sur une charogne, dans les cris, les claquements d'ailes et les sauts maladroits, il fallait alors des ruses de sioux, et du mollet !

C'est depuis 1989 que les oiseaux nécrophages sont protégés et que l'on a commencé à envisager de les alimenter pour permettre aux diverses espèces de reconstituer des populations, très mal en point pour de nombreuses d'entre elles. Les *muladares* ont commencé à exister au cours de l'année 1990. Il sont donc une institution artificielle, ce qui pourrait prouver au passage que l'artifice, de création humaine, n'est pas systématiquement destructeur de ce que l'on appelle « la nature ».

Ces *muladares* n'étaient bien sûr pas alimentés par les bêtes d'élevage qui continuaient à se tuer en montagne, ou y mourir de maladies et blessures diverses, difficiles à descendre ! Très majoritairement, ce sont des animaux morts dans des élevages industriels, intensifs, qui étaient utilisés. D'où l'interdiction au moment de « la vache folle », trop excessive sans aucun doute puisque les bêtes qui continuaient à être élevées traditionnellement, et dont certaines mouraient aussi bien sûr, auraient très bien pu continuer à garnir ces réfectoires, même si moins nombreuses : elles étaient toujours nourries d'herbe, de céréales, pas de farines animales, passaient beaucoup plus de temps dans les prés qu'en stabulation.

Mais ce qui se passe aujourd'hui, depuis la fermeture des réfectoires, montre quand même un furieux paradoxe. C'est une fois de plus, celui de l'apprenti sorcier, même et surtout avec les meilleures intentions du monde. Et cela oblige à poser quelques questions, qu'on le veuille ou non, et même si l'on pense, c'est mon cas, que le vautour doit continuer à être parce qu'il est très beau quand il plane, et indispensable comme nettoyeur des montagnes.

Parmi bien d'autres travaux de fond, le problème est posé dans un récent ouvrage, publié lors de la phase préparatoire de la Conférence mondiale « *Biodiversité, Science et Gouvernance* », qui a eu lieu à Paris, en janvier 2005, au siège de l'UNESCO. Ce travail propose une riche synthèse des connaissances, des ignorances, des incertitudes et des interrogations multiples qui rendent ce vaste chantier très complexe (« *Biodiversité et changements globaux. Enjeux de société et défis pour la recherche* », téléchargeable à <http://www.culturesfrance.com/adpf-publi/folio/biodiversite/index.html>).

Le chapitre 8 s'intitule « *Que décider ? Comment ? Vers une stratégie nationale de recherche sur la biodiversité pour un développement durable* ». Il demande à être lu de très près car, en à peine 25 pages, il établit un très dense bilan des connaissances et des facteurs à prendre en compte pour tenter de s'orienter vers des réponses aux questions qu'il nous pose. Directement liée à la problématique de l'apprenti sorcier que nous oblige à poser, aujourd'hui, le cas des vautours, on peut y lire ceci :

*« Sur le plan empirique, l'observation fine des écosystèmes et de leur histoire a conduit à mettre en évidence le caractère souvent contingent de leur état à un instant donné, résultant de phénomènes historiques /.../.*

*De ce fait, un état observé d'un écosystème, même considéré comme « naturel », ne pouvait être considéré sans prudence comme un « état de référence » qu'il convenait de préserver ou, en cas de perturbations humaine ou naturelle, de « restaurer ». Toujours sur un plan empirique, de nombreuses opérations de protection ou de restauration visant en particulier à diminuer l'impact anthropique ont montré leurs limites /.../.*

*Sur un plan conceptuel, les progrès /des recherches récentes/ ont montré combien des équilibres stables ne constituaient que des cas très particuliers d'évolution de systèmes régis par des lois et des paramètres constants /.../. Ils ont montré en particulier qu'il n'était pas nécessaire de rechercher systématiquement l'influence d'un facteur environnemental majeur pour expliquer une évolution majeure d'un écosystème.*

*De ce fait, l'état d'équilibre, même s'il existe, apparaît comme une abstraction sans grande pertinence concrète ».*

Et les auteurs sont alors conduits à remettre en cause : « *La longue histoire de cette idéologie de « l'équilibre de la nature », qui a conditionné une conception « fixiste » de sa conservation* » (Pages 196-197).

Cette un peu longue citation est, j'en conviens, abstraite et complexe. Elle propose pourtant, de façon générale, un cadre pour mieux situer le cas particulier que représentent nos vautours. Redisons-le, tout l'ouvrage est une synthèse pour la réflexion, de nombreux travaux eux-mêmes très complexes : devoir faire bref dans ce genre de synthèse demande toujours un petit effort au lecteur.

Que dit-elle finalement, sinon la presque impossibilité de définir ce que serait un état de « *nature* », même et surtout lorsque ce que nous avons sous les yeux nous semble effectivement « *naturel* » et « *en équilibre* » ? Sinon l'incessante évolution qui, même sans l'homme, conduit en fait de déséquilibre en déséquilibre jusqu'au déséquilibre suivant ..., il n'y a jamais de nature une fois pour toute « *fixée* » ? Sinon encore, la grande prudence avec laquelle il faut alors agir lorsqu'on entend, justement, œuvrer pour « *restaurer* » ce qui pourrait sembler « *état de référence* » ?

De ces « *limites* » des « *opérations de protection ou de restauration* », les auteurs donnent l'exemple suivant :

*« Le narcisse des Glénans est un exemple emblématique de cette difficulté. Cette espèce endémique était menacée par la surexploitation (arrachage des bulbes) et a été classée parmi les espèces protégées par le Convention de Berne de 1979.*

*Mais il est apparu que sa persistance n'était possible que si la fauche ou le pâturage des moutons maintenaient une prairie rase, d'où la nécessité d'encourager ces pratiques. En outre, le développement excessif des goélands, eux-mêmes protégés, conduit à un enrichissement du sol en azote qui semble préjudiciable à cette plante ».* (page 196)

Il n'est pas interdit de penser que la situation actuelle des vautours fournit un autre exemple de ce sac de contradictions où, avec les meilleures intentions du monde, les apprentis sorciers n'ont pas besoin de manipulations génétiques en laboratoires pour exercer leur art.

Que s'est-il passé en effet ? A partir essentiellement des « ratés » et des déchets de formes intensives d'élevage dont on souligne aujourd'hui les limites, les impacts négatifs sur ces même milieux que l'on entend « préserver », on a fourni à ces oiseaux une alimentation totalement artificielle, au delà même de ce qu'ils pouvaient trouver jadis dans des élevages qui ne présentaient jamais une telle concentration animale. Ils ont donc proliféré au delà de ce qu'une conception plus équilibrée du nourrissage eût permis. Leurs populations en outre se sont concentrées autour des *muladares* de façon tout aussi artificielle que l'élevage intensif dont, de fait, eux-mêmes devenaient l'objet.

Censés être « sauvages », « naturels », ils étaient en réalité des sous-produits de ces élevages, critiqués par ailleurs pour les mêmes raisons qui conduisaient à « sauver » les vautours. Comme eux, élevés et nourris artificiellement, comme eux concentrés autour de leurs réfectoires. L'épisode « nourrissage » était sans doute indispensable pour régénérer des populations devenues relativement faibles, mais l'était-il sous cette forme, aussi longtemps ? Nettoyeurs des bêtes mortes dans des systèmes d'élevage différents de ceux devenus dominants, fallait-il les transformer en fossoyeurs des ratés de nos systèmes modernes d'élevage ?

Conséquence de cet excès : lorsque les ratés de ce système se produisent au carré, c'est le cas avec les farines animales, le prion, et les « vaches folles », des raisons tout à fait louables de santé publique amènent à fermer le réfectoire. Peut-être là aussi de façon excessive dans un premier temps, toute bête morte devait-elle devenir suspecte, surtout dans les élevages extensifs ? Mais si l'interdit n'avait pas été radical, quelle aurait été la réaction en cas de contagion générale, et de cas humains avérés ?

Totalement inadaptés au milieu **tel qu'il est aujourd'hui**, surtout en troupes si nombreuses, les vautours n'avaient guère le choix, les humains les avaient emprisonnés dans les nœuds d'une redoutable contradiction, humaine à 100% et en rien « animale » ni « sauvage », encore moins « vautouresque » : ou crever de faim, ou trouver un moyen, dans leur petite tête de vautour, pour bouffer quand même. Ils ont trouvé, au moins pour quelques uns, et les autres dans la bande ont suivi.

De tous temps, dans tout élevage, des bêtes ont été affaiblies pour des raisons diverses, momentanées lors d'une mise-bas (et il y a toujours eu des mise-bas à l'extérieur, pour le petit bétail, ovins, caprins, très fréquemment y compris en montagne ; mais pour certains bovins aussi, sans parler des juments), faiblesse plus durable pour des problèmes sanitaires, musculaires ou osseux. Cela n'a jamais voulu dire que ces bêtes étaient condamnées.

Tous ceux qui ont un peu sérieusement pratiqué la montagne avec du bétail, sur une longue durée, ont par exemple connu de ces bêtes qui restent allongées dans un coin d'estive, souvent près d'un point d'eau mais pas toujours, sans que l'on voie ce qui ne va pas chez elles : si elles n'ont pas à boire, elles lèchent la rosée, grignotent un peu autour de leur place, parfois peuvent même rester quelques jours à jeun ... on pourrait les croire perdues, et cela se produit parfois, mais très souvent aussi, un matin, on remonte de la cabane pour ramasser les bêtes, et la moribonde est là à nouveau, au milieu du troupeau, fraîche comme un gardon. Incompréhensible.

Or, à voir les cas très nombreux recensés en Espagne, ce sont généralement ces bêtes affaiblies, ou des petits encore fragiles après la mise-bas, que les vautours attaquent. Les descriptions qu'on lira dans les témoignages ci-dessous, faites par des éleveurs ou des vétérinaires, ne sont pas très jolies, là n'est pas le problème : ma chatte qui fait couiner une souris avant de l'éventrer, ce n'est pas non plus pour les âmes sensibles.

Le problème est ailleurs, et je le formule sous forme interrogative : dans quelle mesure, en transformant en fait, de façon trop systématique, le vautour en espèce d'élevage intensif bien qu'au grand air, n'a-t-on pas tout mis en place pour conduire à la situation de crise actuelle, ou à une autre qui aurait pu surgir, aussi totalement artificielle ?

La réouverture de certains *muladares*, dans certaines conditions, est en cours. Soit. Mais l'on verra ci-dessous comment l'une des spécialistes de ces oiseaux indique elle-même : « *l'idéal serait qu'ils puissent se nourrir « de façon naturelle », surtout dans les zones de montagne où la présence de cadavres ne présente aucun risque sanitaire* ».

En effet. Cette réouverture des réfectoires est aussi la preuve indubitable que sans cet artifice, lui même rendu possible par l'intensification de l'élevage en des zones précises où l'on peut alors collecter facilement cadavres et déchets d'abattoirs, sans tout cet artifice ... la quantité de vautours existant aujourd'hui ne peut pas vivre. C'est tout.

On peut passer aux traductions.

*B. Besche-Commenge 23 août 2007*

## **2) – Traduction d'articles espagnols**

### **2- A) Vautours fauves: changements culturels ? - [Buitres leonados: ¿cambio cultural?](#)**

Par José Riofrio Aizpurua, ornithologue

Source : El Diario Vasco du vendredi 29 juin 2007

Dernièrement, des informations ont émergé à propos d'attaques répétées de vautours fauves contre du bétail vivant et sur un vaste territoire. Il y a quelques années les premières mentions de tels événements étaient circonscrits à la Province de Navarre. Puis, récemment, après un certain temps sans nouvelles, le même problème surgit à nouveau dans diverses régions (Pays Basque, Navarre, Aragon, Castille et León, Pyrénées-Atlantiques).

Que tous les faits dénoncés se soient ou non réellement produits est une chose – dans la cascade des accusations de harcèlement des vautours sur le bétail, on a connu dans le passé des accusations qui se sont avérées fausses, il n'en reste pas moins que certaines situations sont indubitables et prouvent que les vautours fauves commencent à s'intéresser au bétail vivant. Mais il s'agit de bêtes faibles, essentiellement des femelles avec des mises-bas compliquées, et des animaux nouveaux-nés : phénomène insolite que les bergers ne se souviennent pas d'avoir observé antérieurement, et dont on ne trouve pas davantage mention dans la bibliographie.

Quelques voix affirment qu'une mutation génétique se serait produite chez les vautours fauves : ils cesseraient à présent d'être des charognards pour devenir des prédateurs, semblables à l'aigle, au faucon, ou autres rapaces. Ce qui revient à dire qu'ils glisseraient du niveau supérieur de la pyramide trophique, charognards, à celui immédiatement en dessous : prédateurs. Mais le comportement animal n'a rien à voir avec celui d'une organisation humaine où, en fonction de certaines décisions, un groupe de personnes peut d'un jour à l'autre modifier sa façon d'agir. L'évolution biologique est une réalité bien plus rigoureuse et lente ; elle est liée à des données qui persistent sur le long terme et non pas à des événements ponctuels de la vie.

L'une des hypothèses qui a surgi dans l'urgence est la suivante : parce qu'ils sont trop nombreux et qu'il n'y a pas à manger pour tous, les vautours auraient été contraints à s'intéresser aux animaux vivants. On prétend cautionner cette idée en la reliant à la fermeture, il y a sept ans, des réfectoires pour charognards qui avaient été ouverts un peu partout dans le pays pour se débarrasser du bétail mort dans les exploitations intensives – fermeture devenue obligatoire à la suite des problèmes posés par la crise dite de la « vache folle ».

Toutes les populations d'espèces animales s'autorégulent. Si leurs conditions de vie s'améliorent, la population augmente : ou la densité s'accroît (plus d'animaux dans le même espace), ou la saturation du territoire d'origine entraîne une expansion vers d'autres territoires. S'il n'y a pas de ressources suffisantes, la population décroît. C'est un phénomène très courant dans notre monde actuel où les altérations produites par notre société sur le milieu naturel limitent sérieusement la vie de nombreuses espèces. Cela se traduit soit par une réduction de la densité, soit par un rétrécissement du territoire antérieurement occupé. Un bon exemple en est l'aventure vécue par un vautour nord-américain : le condor californien.

A la fin du Pléistocène (il y a tout juste cinq minutes comparé à l'échelle de l'évolution), les restes fossiles montrent que cette espèce avait une distribution très ample tout le long de la frange sud de l'Amérique du Nord. Mais à l'époque où arrivèrent les colons européens, sa distribution avait beaucoup rétréci : uniquement la Californie, où il vivait cantonné entre la Sierra Nevada et les plages du Pacifique. Sa disparition sur 90% de son aire de peuplement historique s'explique par l'extinction de la grande faune du Pléistocène, sa source d'alimentation il y a 11.000 ans.

Dans l'histoire du comportement animal, se produisent de temps en temps des changements dans les façons d'agir de certains individus; si elles sont bénéfiques à l'espèce, leurs congénères les imitent. Cela n'a rien d'une mutation génétique. S'il s'était agi d'une telle mutation pour les vautours, les nouveaux comportements de l'espèce auraient émergé il y a des décennies avant de produire la supposée mutation : en effet, un vautour peut vivre 20 ans, il atteint sa maturité à l'âge de 5 ans, et avant que les individus porteurs de la mutation aient pu devenir majoritaires des années se seraient écoulées.

Dans les Iles Britanniques, au début du XX<sup>e</sup> siècle, s'est généralisée la coutume de distribuer le lait à domicile. Tôt le matin, les laitiers déposaient les bouteilles à la porte de chaque maison pour permettre aux habitants de prendre leur petit déjeuner avec le lait du jour. Au bout de quelques années la pratique s'était étendue et, concrètement dans les années 20, un phénomène nouveau se produisit. Les bouteilles étaient fermées avec une fine lamelle d'étain et on commença à remarquer que, parfois, quelqu'un coupait ces lamelles. Il ne fallut pas longtemps pour se rendre compte que les responsables de ce petit « sabotage » n'étaient ni les chats du voisinage, ni encore moins les membres d'une ligue contre la distribution du lait à domicile. Rien de tout cela !

Les coupables étaient des petits oiseaux : les mésanges charbonnières et les mésanges bleues, deux des espèces les plus abondantes d'Europe. Le but du « sabotage » était d'obtenir la crème qui restait attachée sur la partie intérieure de la fermeture. La coutume se diffusa et en peu de mois nombreux furent les Comtés anglais où les fermetures des bouteilles de lait étaient coupées matin après matin. Le changement n'était pas génétique, mais culturel.

Dans le cas des vautours, ce modèle de comportement peut se voir accéléré par l'écologie propre à cette espèce. Ces oiseaux se nourrissent de charognes de taille moyenne ou grande. A cet effet ils utilisent leur sens de la vue, exceptionnellement aiguisé : quand l'un d'eux localise une charogne, ceux qui se trouvent à grande distance, scrutant d'autres parties du territoire à la recherche de leur repas, rejoignent le point où se trouve le vautour qui a déniché la charogne. C'est ainsi qu'en peu de temps des dizaines de vautours se regroupent pour manger autour de la charogne localisée par l'un d'entre eux. En éthologie on appelle de tels regroupements des « centres d'information ». Comme en outre, le vautour fauve est une espèce qui décrit de très grands déplacements, ces nouvelles pratiques se sont diffusées très rapidement.

Il faut sans doute chercher dans cette direction la raison de ce changement de comportement si nouveau chez les vautours fauves, tout en ne perdant pas de vue que les attaques ont lieu sur des bêtes affaiblies par des problèmes lors de la mise-bas. On est bien loin d'un changement de mode alimentaire de l'espèce. Il s'agirait plutôt d'un élargissement du spectre alimentaire dans des situations isolées.

**2-B) Les experts en vautours alertent sur les dangers qui menacent l'espèce - [Los expertos en buitres advierten sobre los peligros que amenazan a esta especie](#)**

**Les vautours menacés en Espagne à cause du manque de nourriture**

Source : Cáceres EFE. 20 minutos - 07 août 2007

Il faut rouvrir d'urgence les dépôts de cadavres animaux en plein air. L'incinération du bétail mort prive ces oiseaux de nourriture.

**Les vautours et autres oiseaux charognards sont « les meilleurs et les plus économiques » nettoyeurs des habitats naturels, mais, faute de nourriture, ils peuvent s'attaquer à des animaux vivants.** C'est pour cette raison qu'il est « urgent » de rouvrir les dépotoirs /muladares/ qui ont été massivement fermés à cause de la contagion de la « maladie de la vache folle ». Telle est l'une des conclusions de la troisième réunion triennale qui a rassemblé des experts d'Espagne, Portugal et France, spécialistes du vautour. Une initiative dont la première édition eut lieu à Avila, en 2001, explique Chelo Atencia, experte et directrice du Centre de Récupération des oiseaux charognards de Malaga, « La Botica ».

Afin d'éviter des attaques comme celle qui s'est produite le 2 août quand un groupe de trente vautours a dévoré un veau dans la Vall de Mena (Burgos), au cours de cette session, qui s'est déroulée à Plasencia (Cáceres), il a été proposé de rouvrir, dans chaque exploitation d'élevage, les « muladares » - dépôts de cadavres – qui avaient été fermés et remplacés par des incinérateurs.

En mai dernier, le Gouvernement a approuvé un décret autorisant les « muladares » lorsque, dans les zones où ils habitent, des oiseaux en péril d'extinction comme le vautour fauve et l'aigle royal ne trouvent pas de nourriture. Il est « urgent » que le décret soit mis en œuvre, souligne Atencia, pour éviter qu'ils attaquent ou qu'ils meurent de faim, mais l'idéal serait qu'ils puissent se nourrir « de façon naturelle », surtout dans les zones de montagne où la présence de cadavres ne présente aucun risque sanitaire.

## **2-C) – Une centaine de vautours attaquent et mangent une vache et son veau dans la Vall de Mena**

**Par Luis Gomez**

**Source : El Correo Digital du 4 juin 2007**

**Les rapaces ont tué la bête et son petit à côté d'une étable peu après la mise-bas. Une autre bande d'oiseaux a tué hier un veau à Carranza**

*«Un voisin a commencé à crier “Benito, viens vite, sors de chez toi! Qu'est-ce qui se passe derrière ton étable?”* Quand je suis sorti dans la rue, on ne voyait plus le ciel. Il était rempli de vautours ».

Comme l'a confirmé la Subdélégation du Gouvernement, en à peine une demi heure, dimanche dernier, plus d'une centaine de rapaces ont attaqué et dévoré en partie une vache et son veau qui venait de naître aux abords de l'exploitation de Benito Bárcena. Ce dernier est éleveur à Medianas de Mena, enclave de la province de Burgos,, située à quelques kilomètres de la comarque de Las Encartaciones, en Biscaye.

L'attaque a surpris le fermier d'autant plus que les oiseaux ont tué la bête « à même pas cent mètres » de son étable. Vers les 8 heures et demi, Benito s'était rendu au pré pour vérifier l'état de la vache sur le point de vêler. Trois heures plus tard, il ne pouvait pas en croire ses yeux. Il retrouvait la vache moribonde avec « tout un tas de coups de bec sur la matrice, les yeux et la langue ». Chaque fois que l'animal « beuglait, les vautours s'en approchaient davantage pour lui enlever un bout de sa langue ».

Benito appela son épouse pour qu'elle l'aide à effrayer la bande des charognards. Mais son aide ne servit pas à grand chose : « ça faisait peine d'entendre comme elle réagissait à la douleur ».

Le vétérinaire appelé pour essayer de soigner les blessures n'a rien pu faire non plus. Juan Antúnez, Chef de Service de l'Office des Forêts / *Guardería Forestal, en charge des forêts mais aussi de la flore, la faune, la nature en général/* de Espinosa et Los Monteros, a expliqué : « les vautours lui ont d'abord mangé la région de l'anus », puis ils ont continué « avec les tissus tendres : les mamelles, la langue et les yeux. Ils l'ont ouverte de haut en bas et ne se sont pas arrêtés tant qu'ils ne l'avaient pas toute mangée ». Antúnez par contre faisait part de son étonnement devant la façon dont ils avaient laissé le veau : « Ils lui ont arraché les yeux, mais c'est curieux qu'ils n'aient pas mangé le cordon ombilical ».

Benito ne se contente pas de demander des compensations pour la perte de sa vache, qui avait quatre ans et mettait bas pour la seconde fois. Le 19 avril dernier, son voisin Alberto Iglesias a perdu de la même façon une vache peu après la mise-bas. « Comme on s'est rendu compte que le veau venait mal, on est allé à la propriété et on a réussi à le sortir vivant. Une heure plus tard, on entend mugir la vache. On sort de la maison à fond la caisse, mais les vautours étaient en train de me la tuer ». Alberto, maire de la section de Medianas, s'est cassé le poignet en essayant d'effrayer les 70 rapaces : « ils l'attaquaient à coups de bec à l'anus, sur les mamelles et dans les yeux. ».

Les attaques ont recommencé hier à Salduero, un des quartiers de la vallée de Carranza en Biscaye. Les vautours ont tué « un veau qui était né très faible » et qu'une colonie de corbeaux avait commencé à attaquer. Les habitants attribuent ces attaques à la fermeture du réfectoire pour rapaces et ils ont à nouveau exigé sa réouverture, comme le font de nombreux groupes de naturalistes et d'ornithologues. Dans le cas contraire, ils sont convaincus que « tout cela finira dans le sang ». Ils justifient ainsi cette crainte : « au moment des naissances, les vautours cherchent à alimenter leurs poussins, et si on ne leur donne rien à manger, il faudra bien faire quelque chose ».



## **2-D) – Agressions dues à la faune sauvage**

**Les éleveurs de Cáceres se plaignent de nouvelles attaques de vautours sur le bétail vivant**

**[Ganaderos cacereños denuncian nuevos ataques de los buitres a ganado vivo](#)**

Par E. De Prado

Source : El Periodico Extramadura du 10 juin 2007

**Des sources locales affirment que les attaques sont quotidiennes dans toute la Province. Le Gouvernement Régional reconnaît des cas ponctuels dus à la législation qui oblige à enlever les charognes.**

Trois veaux et une vache. Tel est le bilan des pertes dues à des attaques de vautours dont se plaint Juan José Lancho, éleveur depuis 40 ans qui exploite une propriété sur la commune de Malpartida de Cáceres. Comme il nous l'a signalé hier, cette agression n'est pas seulement une attaque contre ses biens mais aussi à son portefeuille : « J'en suis pour 2000 euros de perte ».

Jorge Guerra, vétérinaire de Agroseguro, affirme que ce type d'attaques se répètent de jour en jour dans les exploitations de toute la Province. La raison? Les normes européennes contre la maladie de "la vache folle", en vigueur depuis 4 ans, et qui obligent à incinérer tous les cadavres des exploitations d'élevage. Le manque de charognes dans les champs a poussé les vautours à chercher leur nourriture sur du bétail vivant, notamment lorsque les femelles mettent bas. « Au début, assure Guerra, on enregistrerait des attaques uniquement aux environs de Monfragüe ou de La Sierra de San pedro, mais à présent elles se répandent dans toute la Province ».

### **RÉPONSE DU MINISTÈRE DE L'AUTONOMIE**

Au Ministère de l'Autonomie en charge de l'Agriculture et du Milieu naturel, des sources ont reconnu quelques cas ponctuels d'attaques sur des animaux trop faibles pour se défendre, ou qui ne pouvaient bouger, mais on nie qu'il s'agisse d'une tendance générale. On assure aussi qu'une nouvelle loi est sur le point d'entrer en vigueur qui permettra de laisser dans les champs quelques animaux morts, on espère que cesseront ainsi les attaques de vautours.

Mais quelques éleveurs pensent que la réaction de l'Administration ne correspond pas à la gravité du problème. Notre journal a publié l'an dernier des plaintes similaires, et Lancho assure : « les vautours sont devenus une grave menace, ils n'ont rien à manger et c'est pour cela qu'ils attaquent ». Il affirme que la situation a atteint ses limites, et que si des mesures ne sont pas prises « les éleveurs devront tuer les vautours, même si on nous met en prison pour ça ». Il ajoute : « on ne comprend pas comment d'un côté le Gouvernement dépose des kilos de viande à Monfragüe pour que les vautours mangent, tandis que sur d'autres sites ils sont morts de faim ».

### **UN VAUTOUR CONTRE UNE VACHE**

Bien que l'envergure d'un vautour soit étonnante, à première vue il semble étonnant qu'il puisse en finir avec le vie d'une vache. Le vétérinaire Jorgue Guerra explique qu'on rencontre cette situation quand la bête a des problèmes de mise-bas et souffre pendant quelques jours d'une paralysie des pattes postérieures. Les vautours ont alors toute liberté pour dévorer le veau, et ils commencent à attaquer la vache autour de la vulve jusqu'à ce que l'animal se vide de son sang, puis ils la mangent.

Ce vétérinaire assure avoir dû s'occuper de nombreux cas de ce genre, il se souvient notamment de l'un d'eux, d'une particulière sauvagerie, qui s'est produit dans l'exploitation de Villa del Rey. Lorsqu'il arriva à la ferme, l'éleveur avait recouvert d'une bâche une bête qui avait des problèmes de mise-bas, « parce qu'il ne savait comment la protéger des attaques de vautours ». Quand il souleva la bâche, ne restait plus que le squelette du veau alors qu'il avait toujours la moitié de son corps à l'intérieur de sa mère. La vache était encore vivante mais ils lui avaient déchiré les lèvres de la vulve, une partie du vagin et du périnée. « Il y avait entre 80 et 100 vautours qui voltigeaient autour, et nous avons dû sacrifier la vache parce qu'il n'y avait aucune autre solution ».

---